

Au début du Livre 1 des Tragiques, D'Aubigné représente sous la forme d'une allégorie saisissante la France déchirée par les guerres de religion.

1 Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est, entre ses bras, de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétins nourriciers; puis, à force de coups
5 D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage²
Dont nature donnait à son besson³ l'usage;
Ce voleur acharné, cet Esau⁴ malheureux,
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,
Si que⁵, pour arracher à son frère la vie,
10 Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie.
Mais son Jacob pressé d'avoir jeûné meshuis⁶,
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui⁷,
A la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
15 Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs réchauffés⁸ ne calment leurs esprits;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble⁹.
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflit se rallume et fait¹⁰ si furieux
20 Que d'un gauche¹¹ malheur ils se crèvent les yeux.
Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte¹²,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte;
Elle voit les mutins, tout déchirés, sanglants,
Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.
25 Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
Celui qui a le droit et la juste querelle¹³,
Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,
Viole, en poursuivant, l'asile de ses bras.
Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine;
30 Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
Elle dit : «Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté;
Or¹⁴, vivez de venin, sanglante géniture,
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture! »

Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, livre 1, « Misères », v. 97-130

¹ Cette œuvre a été commencée en 1577, mais n'a été publiée qu'en 1616.

² Part, lot.

³ Jumeau.

⁴ D'Aubigné reprend le thème biblique de la rivalité des deux frères Esau et Jacob (*Genèse*, XXV-XXXIII).

⁵ Si bien que.

⁶ Aujourd'hui.

⁷ Douleur, souffrance.

⁸ Qui redoublent.

⁹ Les égare

¹⁰ Devient

¹¹ Funeste.

¹² A prendre dans le sens d'un superlatif « la plus forte ».

¹³ Cause.

¹⁴ Désormais.

Séquence 3 - Un nouvel idéal : l'Humanisme

Lecture analytique 2

Support : Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*, texte modernisé par Guy Palayret.

A vingt ans, Jean de Léry, un prédicateur, participe à l'expédition française vers le Brésil conduite par l'amiral Villegagnon. Cette éphémère implantation dans la baie de Rio de Janeiro succombera aux querelles entre protestants et catholiques et lui inspirera un récit de voyage, Histoire d'un voyage en terre de Brésil. Dans cet extrait, il évoque l'anthropophagie des Indiens Tupinambas.

De même, nos sauvages avaient un jour surpris deux Portugais, dans une petite maisonnette de terre, où ils vivaient dans les bois, près de leur fort appelé Morpion. Quoique ceux-ci se défendissent vaillamment depuis le matin jusqu'au soir, même après que leurs munitions d'arquebuses et projectiles
5 d'arbalètes firent défaut, et qu'ils sortissent avec chacun une épée à deux mains, avec laquelle ils mirent tellement en échec leurs assaillants que beaucoup furent tués et d'autres blessés, les sauvages néanmoins, s'obstinant de plus en plus, avec la résolution de se faire tous mettre en pièces plutôt que de se retirer sans vaincre, finirent par capturer et emmener prisonniers les deux Portugais. Un
10 sauvage me vendit de leurs dépouilles quelques habits en peau de buffle et l'un de nos intermédiaires¹⁵ en obtint un plat d'argent qu'ils avaient pillé, avec d'autres choses, dans la maison qui fut forcée. Comme ils en ignoraient la valeur, il ne lui en coûta que deux couteaux. Ainsi, après leur retour dans leur village, après qu'ils eurent ignominieusement arraché la barbe à ces deux Portugais, ils
15 les firent cruellement mourir. Mais, en outre, parce que ces pauvres gens, souffrant aussi affreusement, se plaignaient en sentant la douleur, les sauvages leur disaient en se moquant d'eux : « Et comment ? Se peut-il que vous voussoyez si courageusement défendus et que, maintenant qu'il faut mourir avec honneur, vous montriez que vous n'avez pas plus de courage que des femmes ? » Et ils
20 furent ainsi tués et mangés à leur manière.

Séquence 3 - Un nouvel idéal : l'Humanisme

Lecture analytique 3

Support : Michel Eyquem de MONTAIGNE (1533-1592), Livre II, chapitre 8, «De l'affection des pères aux enfants».

Comme tous les intellectuels du XVI^e siècle immergés dans la pensée humaniste de Ici Renaissance Montaigne s'est intéressé à l'éducation. Dans cet extrait, il prend position contre la violence qu'exercent les adultes sur les enfants, s'appuyant à la fois sur son expérience personnelle et sur une anecdote. Le système d'énonciation permet de suivre le raisonnement qui, à partir de cette double orientation, permet à l'auteur d'établir des règles à valeur collective.

Je condamne tout acte de violence dans l'éducation d'une âme délicate, qu'on forme pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sais quoi de servile dans la rigueur et dans la contrainte; et je pense que ce que l'on n'obtient pas par la raison, et par la modération et l'habileté, on ne l'obtiendra pas avantage par la force. On m'a élevé ainsi. On dit que dans ma toute petite enfance, je n'ai tâté des verges que deux fois, et bien doucement. Je me suis tenu obligé d'agir de même avec les enfants que j'ai eus; ils meurent tous en nourrice, mais Léonor, la seule fille qui ait échappé à ce malheur, a atteint sa sixième année et davantage sans qu'on ait usé, pour la guider et pour punir ses fautes d'enfant - qui rencontraient tout naturellement l'indulgence de sa mère -, d'autre punition que des réprimandes, et encore bien douces. Et quand bien même elle ne répondrait pas à ce que j'attends d'elle, il y a bien d'autres raisons à invoquer, sans nous en prendre à ma méthode, dont je sais qu'elle est juste et naturelle. J'aurais été encore plus scrupuleux si j'avais eu des garçons, car les garçons ne sont pas nés, comme les filles, pour servir, et leur condition est plus libre. J'aurais aimé que leur cœur fût gros du sentiment de liberté et d'indépendance. Je n'ai vu d'autre résultat, dans les coups de verges, que de rendre les cœurs plus lâches ou plus entêtés dans le vice.

Voulons-nous être aimés de nos enfants ? Voulons-nous leur ôter l'occasion de souhaiter notre mort (bien qu'aucune raison ne puisse justifier ou excuser un souhait aussi horrible) ? Rendons raisonnablement leur vie aussi agréable que nous le pouvons. [...]

Feu Monsieur le Maréchal de Montluc¹⁶, ayant perdu son fils, qui mourut dans l'île de Madère, gentilhomme fort brave, à la vérité, et qui suscitait beaucoup d'espérances, me faisait grandement valoir, parmi tous ses autres regrets, quel déplaisir et quel crève-cœur il sentait de n'avoir jamais communiqué avec son fils et d'avoir perdu, à cause de son tempérament qui le portait à ne montrer que les manières dures et affectées du père, l'avantage d'apprécier et de bien connaître son fils, et aussi de lui montrer la grande affection qu'il avait pour lui, et l'estime dans laquelle il tenait ses qualités. « Et ce pauvre garçon, disait-il, n'a connu de moi qu'un comportement bougon et plein de mépris, et il a emporté la conviction que je n'avais su ni l'aimer, ni l'estimer à sa propre valeur. Pour qui gardais-je le secret de cet amour particulier que j'avais pour lui dans mon cœur? N'était-ce pas lui qui aurait dû en avoir tout le plaisir et toute la reconnaissance ? Je me suis fait violence et je me suis tourmenté pour garder ce masque inutile; et j'ai perdu le plaisir de sa compagnie, et aussi son affection, qui ne pouvait être pour moi que bien froide, puisqu'il n'avait jamais reçu de moi que rudesse, et n'avait connu de moi que des manières tyranniques.»

Je trouve que cette plainte était bien exprimée, et qu'elle était sensée.

